

L
es chants
de Jane

Barbara Y. Flamand

Revue du Grenier Jane Tony
Bimestriel Mars/Avril 2016

N° 4



Barbara Y. Flamand

Barbara Y. Flamand est née à Marchienne-au-Pont dans une famille ouvrière, à proximité des corons, des terrils, des charbonnages, des hauts-fourneaux... Décor aujourd'hui disparu mais qui a marqué son enfance.

Sa poésie (treize recueils dont six traduits en tchèque et publiés à Prague) porte la voix d'une conscience ouverte sur le monde du travail, le système économique et politique, sur les mouvements d'émancipation des peuples. Refusant l'artifice et les concessions, elle dénonce avec véhémence et chante le combat. Cependant, sa vision ne se limite pas à notre parcours historique ; la nature prend aussi sa place pour nous rappeler nos sources, notre origine cosmique, et l'amour dans toutes ses manifestations : charnel, sentimental, filial, fraternel ; l'amour de la vie et de l'Art.

Sa production en prose : trois recueils de nouvelles dont deux traduits en tchèque, un roman, deux essais de philosophie politique dont « L'autre sacré » également traduit en tchèque, ses pièces de théâtre, procèdent également de sa philosophie de l'existence.

Disons que la ligne de force qui traverse son œuvre est la condition humaine du naître au mourir (celle de toute matière vivante) avec cette particularité que l'homme s'assume dans un contexte historique qui se répercute sur la vie intime.

D'un recueil de poèmes à l'autre, de même que dans les différents genres, Barbara Y. Flamand suit une voie : puiser dans la matière qu'offre la vie et en nourrir son œuvre, ce qui apparaît avec une force d'expression dans laquelle sont engagés le cœur et l'esprit.

Citons un journaliste tchèque, **Andrej Slivka** « Les nouveaux livres » : « *Ses recueils abordent une diversité de sujets sous des angles différents : de la vision cosmique au propos intime. L'auteur traque le sens et tente de porter les réalités vécues à une dimension supérieure.* » Et pour la prose, le romancier slovaque **Jan Lentcho** : « *L'imbrication et l'interprétation originales du monde réel avec celui de la fantaisie et de l'imaginaire.* »

La métamorphose

Un soir, elle apparut toute en voiles et mystères.
- Je suis sans âge, dit-elle, mais mon nom est sur
toutes les lèvres.
Parfois on me repousse, parfois on me tend les
bras.
À toi qui ne m'attendais pas, je dis « C'est
l'heure. »
La nuit est noire comme au fond l'océan,
Un mince croissant de lune la fend de son
tranchant.
Tu as bu jusqu'à la lie ton vin,
Va maintenant au bout de ton destin !
Sors dans le jardin et mange la vénéreuse fleur
Qui corrompt l'air de sa trompeuse odeur.
Quant la nuit reculera devant la lumière
trionphante,
Toi tu seras à sa place, toi, devenue source pure,
Tu couleras dans les veines des pervenches
Qui attendaient ta métamorphose
Pour s'ouvrir au gazouillis des mésanges.

*La patience du guetteur d'aube – Onyx
Prague 2009*

Écrit sur le sable

Mon île jetée au travers du pavé
Sur l'horizon bétonné de tours cinglantes,
Bleue dans les yeux comme un ciel dessiné
Par un enfant rêveur puni dans sa chambre.

Mon île seins dressés de bourgeons d'avril,
J'aborde à ton flanc comme on sort d'un naufrage,
Qu'on s'écroule de son long et qu'un sang âpre
Reprend la musique d'un lointain écho.

Revient ma force qui glisse entre tes lèvres,
Coule sur tes hanches jusqu'à tes sables blonds,
Mes doigts en tes nacres creusent un puits profond
Que viennent caresser tes vagues moussantes.

Montent tes effluves vers mes narines sauvages ;
Ils font ma faim aiguë et ma dent cruelle.
Ah ! Comment crever cette enveloppe charnelle
Qui me cache l'en-dedans de ton image.

À mes bras abandonnée ton apparence.
Mais sous tes yeux fermés en nuage blanc,
Et dans le souterrain vierge de ton ventre
Des secrets me défient en m'exilant.

Oh, mon île aux émois écrits sur le sable... !
Dans toute ta flore te rêver déchirée...
En chaque soupir pillée, et rendant grâce
À mon tigre voluptueux qui rugit.

*Le cœur fertile- Ed. L'Arbre à Paroles
Amay 1990*

La passion selon le IIIème Reich

*À Juliette Pierre et à ses sœurs,
combattantes de l'ombre.*

Entre leurs mâchoires serrées la haine. Feu et fer
 Pour les rouges juifs slaves gitans !
Leurs chants ne louaient ni le ciel ni la terre
 Mais l'ordre futur du Reich.
Ils seraient les dieux millénaires de pur acier,
 Debout sur l'échine des serfs,
Hache impatiente à couper têtes et jarrets.
Leurs chenilles écrasaient les crânes et les bouches
 Qui refusaient le bâillon.
Les prisons cachaient des rites d'inquisition.
 Sur les places publiques,
Le sang séchait torturant les consciences.

La mort marchait au pas, prête à moissonner
 Les épis durs insoumis
Et les brassées de roses innocentes qui
 Feraient d'innombrables
Oradour-sur-Glane et de flambants Lidice.
Tragiquement clouée sur l'horizon leur croix noire
 - Potence aux quatre pointes -
Promettant à chaque retour tremblant du jour
 De ravir le souffle au vent libre.

II

Elles, fleurs nourries des veines du peuple,
L'une rêvant encore l'amour,
L'autre les seins épanouis de souvenirs,
L'une et l'autre souriant
Aux promesses de leur ventre et de leur sang,
Amoureuses des saisons,
Des graines s'entêtant à crever les sillons
Des rieuses vendanges,
Des lueurs des forges, des pavés réveillés
Aux sirènes d'usine,
Des marchés truculents aux odeurs d'épice
Et d'épaules frondeuses.
Elles, les oreilles bourdonnantes des sanglots
Crevant contre leur porte,
Glacées du froid des chaînes étranglant l'Europe,
Cœurs et reins transpercés
Par le fer des bottes piétinant les linéuls,
Elles se levèrent et sortirent
Dans la tourmente sauver l'aile de l'oiseau
Et ouvrir l'espace à son chant.

III

Que la maison est tendre quand on l'a quittée !
Est-elle encore debout ?
Et les êtres qu'une dernière fois on a embrassés
Sont-ils à l'abri ? En danger ?
Une dernière fois avant d'entrer dans l'ombre
Du silencieux combat.

Elles, spectres rayés sous un ciel
Épais d'horreurs bues.
Elles, vestiges de fleurs
Écrasées sur le fumier, souillées
De crachats, de boue, d'injures,
Elles, vacillantes
Entre poutres et mortier,
Jambes bleues des coups de bêche,
Paupières rouges baissées.

Sur la blessure à l'âme,
Os claquant au vent
Poumons rongés de gel
Pierres sur les épaules
Fosses à creuser
Terres à charrier
Douze heures durant
Dans le hurlement des gardes-chiourme
Le sifflement des cravaches
Et les crocs du molosse dans l'ulcère saignant.

Quel mot dira le profond du supplice ?
À chaque seconde pourtant dominé.
Pieu rivé dans la fragilité des chairs.
Calvaire plus cruel que le Golgotha.
N'aurait-il pas mieux valu
Affronter la hache ou le peloton
Le regard nu ?
Le regard nu porté loin
Au-dessus des bourreaux
Sur une colline blonde et douce...
N'aurait-il pas mieux valu ?

Ah ! Dit l'une, parlons de nos mortes !
Sentons leur souffle dans notre haleine !
Ah, comme elles sont vivantes !
Vivantes plus que nous.

Et tandis que le givre sculptait les pendus,
Que la nuit déposait
Sur leurs plaies une mince illusion de répit
Et remuait leur passé,
Elles, grelottantes dans leur peau élimée,
Priant la flamme des mortes,
Elles virent fleurir l'égline, et le liseron
Grimper avec rage au ciel.
Elles virent leur cœur battre à la place du notre
Et, à leur moelle, à leur sang,
La bouche de l'avenir sucer la sève.

Elles virent des braises allumer la nouvelle aube
Toute blanche et vermeille
Blanche et vermeille dans les bras des travailleurs.

(Journée internationale des femmes du 8 mars 1995)
Les mauvais esprits et le crocodile vert
Ed. Onyx Prague , 2001

Dernières paroles avant la mise à mort

Elle dit à son bourreau :
- Attends ! Je me dénude moi-même.
J'ôte ma cuirasse
Et la brûle au feu crépitant
De mes branches mortes.
J'ôte ma visière
Qui obscurcit le reflet du jour
Dans mon œil.
J'ôte chacun de mes voiles
Qui cache le trajet bleu de mes veines.
Devenue plaine nue,
Source transparente,
Tu n'as plus à chercher la crevasse
Où glisser ta lame.
Mais tu peux encore pointer ta flèche
Vers le fil qui me relie à la lune
Étalée dans son innocence.
Alors, demain tu me retrouveras
Dans le suc des acacias
Gorgeant d'allégresse
La mésange
Échappée de mon cœur.

*La part de l'ombre – Le Miroir poétique,
Paris 1981*

Je n'irai pas ce soir

Je n'irai pas ce soir mendier
Tes paroles de réconfort illusoire.
Le jour prit possession de moi
Sans vergogne.
Et je reçus les assauts répétés de ses vagues
Sur la plage de mon cœur,
Assauts qui emportent mon sable
Et chaque fois le ramènent
Pour que le soleil le sèche, le chauffe
Et le dore au prochain midi.
Ainsi, comme chaque jour,
Je fus ravagée et reconstruite.

À plusieurs reprises, l'ombre d'un malveillant esprit
A brisé le rayon de lumière qui m'avait fait sourire.
Même dans le noir, je n'ai pas trébuché
Et j'ai soutenu mon geste avec cadence.
Pourtant, je l'avoue,
J'ai cru un moment perdre à jamais
L'éclat de tes yeux sombres
Et ta silhouette transfigurant mon champ aride.
Finalement, la chance m'a élue
Car je n'ai souffert ni de soif ni de faim,
Et au merle
Qui se poste éloquemment devant ma fenêtre
J'ai pu donner un peu de pain.
Qu'il supporte mieux les privations de l'hiver.

C'est peu, je sais. Mais je ne puis secourir
Les clochards qui se ratatinent sous les porches de ma
ville.
D'ailleurs, il est de tradition dans notre monde
De nourrir les oiseaux, non les hommes.
Les pauvres ont trop d'appétit,
Et ils n'ont pas d'ailes
Pour les soulever jusqu'à hauteur des vertus ascétiques.

Oui, la chance m'a élue.
J'ai entendu une voix m'appeler par mon nom.
J'ai cru que le vent m'abusait.
Mais non ! Il a bel et bien porté mon nom
Jusqu'à mon oreille ravie.
Qu'un seul être vous appelle
Et voilà que vous existez vraiment
Et devenez capable de donner un sens
À l'écorchure que l'épine vous fait
Quand vous cueillez une rose.

Entre les quelques coups de griffe de ce jour banal,
Je n'ai pas eu le temps de rêver.
Mais une chanson a fait intrusion dans ma mémoire
Et sans m'accorder le moindre répit,
M'a conduite sur ses notes enjouées
À la maison de mon enfance
Où des lutins en bonnet rouge vif
Montent encore la garde.

J'ai pensé à cet innocent de génie qui déclarait :
« Chaque jour est un miracle. »
Je ne cesse de répéter cette vérité
En mouillant mon oreiller.
Assurément, chaque jour est un miracle.
Et je n'irai pas ce soir mendier
Tes paroles de réconfort illusoire.

La patience du guetteur d'aube
Ed. bilingue france/tchèque, Onyx Prague 2009

Les miroirs de l'âme

À Jacques Oriol

Jadis, une jument superbe habitait mon âme,
Car les âmes sont possédées, étrangement,
Par des démons parfois, mais aussi des mésanges,
Des éperviers, des singes ou des cormorans.

Jadis, une jument superbe habitait mon âme.

Ses galops fougueux me rendirent proche le ciel,
Et de corps en corps me portèrent jusqu'à toi.

Mais un jour, la vie, en une de ses flèches mortelles
Atteignit ma jument en plein flanc.

Dans l'amande de mes yeux
Gît sa carcasse superbe.

*Le cœur fertile – Ed. L'Arbre à Paroles,
Amay, 1990*



Bruno Delmotte

Le cœur en question

Il arrive
Aux heures de silence intérieur
Que s'ouvre en vous un abîme
Où s'engouffrent toutes les souffrances
Du monde.
Votre cœur prend une dimension
Insupportable.

C'est ainsi que l'on pleure sans raison
En regardant le géranium à la fenêtre
Qui devient grotesque
Dans la permanence de la faim et de la torture.

*La part de l'ombre – Ed. ARCAM
Le miroir poétique, Paris, 1981*

La fin du myosotis

Nous n'irons plus main dans la main
Comme le font les amoureux.
Ma bien-aimée aux yeux de myosotis,
Mon amour long d'une vie,
Ne me quitte pas encore !
Nous n'avons pas fini de boire l'une à l'autre
Comme le tournesol boit le soleil
Et la racine l'ondée.
Une minute encore, écoute !
Ceux qui ne t'ont pas aimée
Sont ceux qui ne t'ont pas connue.
Moi, qui ai capté chaque vibration de tes cils,
Je t'ai faite mienne
Comme tu m'as faites tienne dès mon éclosion.
Je sais : notre vie n'est qu'un bref soupir
Du souffle qui cracha les astres.
Rien d'autre ne me frappe qu'une loi naturelle.
Mais mon amour cousu dans ma chair
Refuse et hurle dans tes draps.
Mon alouette ivre de soleil à se brûler les ailes,
Ma laborieuse aux mains piquées d'aiguilles,
Aux petits pieds agiles de fée dansante,
Mon rossignol chantant sous l'averse,
Ma sensitive à la bouche offerte,
Mon poème inachevé,
Dans cette chambre où tu te multiplies,
Ta chair de douleurs et d'anciennes allégresses,
Si chaude encore sous mes baisers,

Proteste devant Celle qui veut t'emporter.
Car tu sais ton sein accordé au mien,
Ce sein dont le lait me fit à ton image,
Poreuse comme l'éponge à absorber les larmes
du monde,
Destinée à boire le vin jusqu'à la lie,
À briser le verre en main,
À donner son sang à lécher.

Toi, ma rose incandescente,
Tu m'irradies, tu me brûles,
Tu glisses en moi, tu me doubles,
Et la flamme qui nous embrasa l'une à l'autre
L'une pour l'autre,
Pour tous les autres,
Triomphe de cette nuit qui me cloue.

Nous n'irons plus main dans la main
Comme font les amoureux.
As-tu franchi le portique qui s'ouvre sur la lumière ?
Est-ce l'ombre qui te dissout à jamais ?
Ô ma bien-aimée aux yeux de myosotis,
Mon amour long d'une vie,
Il reste un secret que nous n'avons pu ouvrir.

Le 2 avril 2003

La patience du guetteur d'aube
Onyx Prague, Ed.bilingue france/tchèque 2009

Émotions

Un croissant de lune,
Une branche d'arbre sur la pâleur du ciel,
Le cri d'une hulotte...
Et l'étrange saisit la nuit.

Une maison éventrée,
Un pan de mur, un portrait abandonné
Qui fixe la rue comme un reproche...
Et la nostalgie s'épanche dans l'air.

Une fenêtre entr'ouverte,
Une femme au piano,
Des notes qui volent à la rencontre du passant...
Et le rêve s'accroche à la lumière de midi.

Un terrain vague,
Une carcasse de voiture, sur le siège
Trois chatons qui têtent leur mère...
Et la vie triomphe de la laideur.

Une porte de prison ouverte,
Un détenu libéré, valise et angoisse,
Il salue un homme qui détourne la tête...
Et la solitude monte des pavés à la gorge.

Un champ clos,
Un cheval lancé au galop
Vers un horizon qu'il veut reculer...
Et la liberté enfièvre la prairie.

*La vie dans tous ses états 1995
L'Arbre à Paroles 4540 Amay*

L'heure intime

Rien ne se passe.
Les meubles empreints d'un passé plus lointain que
le mien
Sont en place.
Et les bibelots, les cadres, le chien,
Et les poupées.
Dans la pénombre, leur regard implacablement fixe
me traverse
Jusqu'à la présence invisible et familière
De ma nostalgie.
Comme un brouillard matinal d'automne, elle
m'enveloppe,
Comme une compagne, s'éveille et s'endort avec
moi, fidèle.
Je suis calme.
Ce n'est pas l'accalmie de jadis entre deux
bourrasques,
Non plus un apaisant souvenir
Qui bondit tel un poisson hors de l'eau pour
replonger ensuite
Dans les profondeurs,
Un apaisant souvenir qui aurait pris juste le temps
D'étouffer un sanglot.
Je suis calme
Comme ceux qui ont parcouru des kilomètres et des
kilomètres,
Puis s'arrêtent, assurés de leur endurance.
Je sais que les portes ne s'ouvrent pas quand on y
frappe ;
Que l'appel du réfractaire est couvert par le chœur
chantant le credo officiel.
Je puis regarder un sourire hypocrite avec
indulgence

Car je sais combien ils sont faibles
Ceux qui s'affublent d'un masque.
On a tenté de me rogner les ailes,
Mais je puis toujours me tenir haut au-dessus des
pâquerettes,
On a tenté de formater ma pensée aux
dénominateurs communs
Que sont le paraître et l'avoir.
Mais l'étoile qui luit dans ma tête a éclairé un quai
où s'embarquent
Les passeurs de flambeaux.
Les flèches que j'ai reçues n'ont pas abîmé mon
cœur,
L'amour l'emplit et le protège.

Peut-être me vient-il
De ma mère
Offerte comme le parfum d'une rose à ceux qui
l'approchaient ;
De mon père
À la main si amicale quand elle se posait sur une
épaule fatiguée ;
De mes aïeux, de ceux-là qui peuplaient mon
enfance
Et regardaient insolemment la vie dans les yeux
Avec un défi superbe.

Je suis calme
Par cette nostalgie même.
Elle gonfle mon souvenir
Comme le vent gonfle la voile pour pousser le
voilier vers le large.
Je suis calme comme ceux qui ont reçu l'amour et
l'ont rendu.

J'ai écrit parce que j'aime.
J'aime
Les vieux recroquevillés dans leur solitude,

Ceux qui tâtonnent en quête d'une lumière,
l'humanité misérable et ceux qui luttent
Pour arracher le talon de fer écrasant sa poitrine,
Les forêts recueillies dans une méditation sans fin,
Les monts souverainement austères que les nuages
viennent caresser,
Les champs de blé murmurant aux vents leurs
promesses,
Les tournesols offrant des soleils à portée de main,
Les torrents rappelant dans leur sauvage turbulence
D'irrésistibles passions conduisant à l'abîme,
Et les livres, les arts, les sciences...
Tout ce qui vient au jour par la grâce de l'esprit,
Par les hommes, les femmes
Aux mains intelligentes et travailleuses,
Et les chants !
Ceux qui transportent, fortifient l'espoir, et la
volonté
De s'élaner droit vers le ciel comme un peuplier,
Et les mélodies,
Celles qui entrent dans l'âme comme une douleur
exquise,
Font monter les larmes aux yeux,
Des larmes qui roulent sur les joues
Comme les larmes d'un enfant qui n'a pas honte de
ses pleurs.

Je suis calme
D'avoir accepté notre fin indéchiffrable,
L'inconnu planant sur notre berceau originel,
D'avoir compris que le bonheur, pas plus que la
liberté,
N'entre dans notre réalité,
Et qu'il faut le classer avec sagesse
Dans les abstractions que nous avons chéries.
Je suis calme

D'avoir écrit sans m'enivrer de mots,
Consciente que l'insondable désespoir dépasse
leurs limites.

Le temps se précipite.

Un jour je partirai.

Nous partons tous bon gré mal gré.

Les glaciers continueront à perdre leur majesté,

Les poissons continueront à pourrir dans les marées
noires,

La croûte terrestre continuera à se couvrir d'abcès,

Les bombes à l'uranium appauvri se fabriqueront
toujours multipliant les cancers,

Les assassinats légaux seront toujours légaux,

Les gibets continueront à se dresser et les charniers
à s'ouvrir...

Les rapaces seront mieux nourris que les esclaves.

Peut-être...

Pourtant...

L'Idée qui a mûri en moi, m'a animée, imprégnée
corps et âme,

L'Idée qui peut redresser l'homme agenouillé,

Faire battre le cœur dans les usines et les rizières

Dans les villes et les bidonvilles,

Sur les chantiers et sur les docks,

Partout où survivre n'est pas vivre

Mais plier, toujours plier sous le poids d'un sort

dont les possédants sont maîtres,

Elle peut, l'Idée, devenir un acte

Un acte flamboyant qui recréerait le monde.

Rien ne se passe.

Les poupées ont toujours un regard implacablement
fixe.

Le chien dort, le bienheureux.

La patience du guetteur d'aube - Ed Onyx Prague 2009

C'est en 1956 que **Jane Tony**, ouvrit à Bruxelles près de la Grande Place, *Le Grenier aux chansons*. Cabaret consacré à la chanson, mais aussi à la poésie et la littérature. De nombreux artistes vont y faire leur début comme *Jacques Brel*, *Maurane* ou encore *Marc Herman*. Après la mort de Jane Tony, *Emile Kesteman*, *Jean Dumortier* et *Alain Miniot*, décidèrent en 1984 de fonder en sa mémoire **Le Grenier Jane Tony**. Depuis lors, il n'a cessé d'accueillir et de présenter des poètes et des artistes lors de ses séances.

Le Grenier Jane Tony a pour principal objectif de donner aux poètes un lieu de rencontre et d'échange autour de leurs propres textes ; un lieu d'expression poétique et de lecture ouvert à tous et à toutes les formes de poésie.

Ouvertes au public, les séances du Grenier Jane Tony se tiennent chaque troisième samedi du mois, à 16h à « *La Fleur en Papier Doré* » rue des Alexiens à *Bruxelles*.

Les textes et illustrations publiés dans la Revue «Les Chants de Jane» restent la propriété exclusive de leurs auteurs et le sont sous leur entière responsabilité avec leur plein accord. Ils n'engagent pas l'association «Grenier Jane Tony».

En application des légales en vigueur, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur, de l'association, de leurs ayants droit ou ayants cause est illicite.

© 2015 «GRENIER JANE TONY» ASBL

Grenier Jane Tony asbl
La Fleur en Papier Doré
55 rue des Alexiens, 1000 Bruxelles
Het Goudblommeke in Papier,
Cellebroerstraat 55, 1000 Brussel
Éditeur responsable : Péhéo

Périodique Bruxelles ISSN 0777401
Dépot légal BD 28468
Prix: 2€